



Un petit frère de Léonor Serraille

ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

Comment est née l'idée de *Un petit Frère* ?

Je crois que le film est né d'un manque, et d'un étonnement de ne pas voir cette histoire-là portée au cinéma, alors qu'elle faisait autant partie de mon pays, de ma vie. Ce projet de « roman de famille » est également lié à un besoin que j'avais de raconter une partie de leur histoire à mes enfants, ou du moins une interprétation de cette histoire. Après *Jeune femme* j'avais aussi envie de me tourner vers un projet très différent et romanesque. J'en ai parlé au père de mes enfants car le projet prenait soudain forme dans ma tête. Je cherchais j'imagine une forme de « validation » de sa part mais il m'a répondu « ce qui compte c'est que tu racontes cette histoire à ta façon ». J'ai mis quelques mois à intégrer que ce serait très librement inspiré de son histoire et que ce serait mon film. J'y ai vu un territoire qui correspondait aux questionnements qui m'habitaient à ce moment-là : qu'est-ce que ça veut dire être une famille ? Être une mère, un fils ? Venir d'ailleurs, et être français ? Le film vient de cette carte blanche totale qui m'a été donnée. J'ai abordé le film avec un mélange de libertés et de responsabilités.

La structure du film est assez originale. À la fois linéaire et en étoile.

Elle s'est imposée d'elle-même. Les trois personnages m'intéressaient tous. J'aimais bien que les époques coulissent entre elles par leur intermédiaire. À l'intérieur des parties, j'ai déployé des fils narratifs, comme des parenthèses autorisées pour chaque personnage. Chacun a ses moments hors de la dramaturgie, qui ne « servent à rien » et qui pourtant sont essentiels, comme des échappées, des fenêtres qui s'ouvrent, et qui laissent le film respirer. C'était le cœur du montage, de trouver cet équilibre ténu en taillant au plus vif le récit, tout en assumant des touches plus impressionnistes.

Vous montrez une famille mono-parentale où le père est absent. Rose appartient aussi à la catégorie des travailleuses de première ligne. Était-ce important politiquement, socialement, de montrer cela ?

Oui et non. « Oui » parce qu'à partir du moment où on veut filmer la vie, on se positionne forcément, c'est toujours politique de montrer une femme seule menant sa vie, sur tous les fronts. Et « non » car le politique, s'il doit être

présent l'est j'espère de la façon la plus invisible qui soit, comme « infusé ». Je n'ai ni discours militant ni message dans le film. Comme spectatrice, j'y suis souvent réfractaire, ça me fait fuir. Ceci dit, j'ai toujours manqué d'engagement politique dans ma vie. J'essaie peut-être de me rattraper, d'une façon différente. Quand j'ai évoqué ce projet de film à ma belle-mère, elle était surprise, presque déçue : « mais on n'intéresse personne, ça n'intéressera personne ». Comment ne pas ressentir de la tristesse, de la colère ? Ça a décuplé mon envie d'écrire. Ce sont aussi des héros de l'intégration invisible et silencieuse dont parle si bien Stéphane Beaud dans *La France des Belhoumi*. Celle qui n'intéresse pas les médias qui se focalisent sur les modèles de réussite comme Rachida Dati ou sur les dealers quand ce ne sont pas les Djihadistes. Il faut réparer ça, c'est certain. Quand je vois la vie de Rose, je me dis « quel courage » ! Et moi aurais-je autant d'audace et de modernité qu'elle ? La plupart des gens ne se plaignent que très peu, ils travaillent ou espèrent travailler, ils s'aiment, ont des enfants ou pas, vivent du mieux qu'ils peuvent. Ils jouent le jeu, ils paient leurs impôts, mènent leur vie. Il y a un manque de ces histoires au cinéma.

« Qu'est-ce que ça veut dire être une famille ? Être une mère, un fils ? Venir d'ailleurs, et être français ? »

Au casting j'ai été frappée par le nombre d'acteurs ou d'actrices qui m'ont dit « ah ! mais oui c'est la vie de ma sœur, de mon frère, de ma tante... » J'aime quand le cinéma raconte la vie ordinaire des gens que je trouve extraordinaires. Ça console un peu. Ces histoires-là sont très intériorisées.

La question de l'identité et de la couleur de peau est fondamentale dans votre film.

Disons qu'elle traverse le film. La question du « pays » aussi. C'est vrai, cela m'intéressait beaucoup en partant dans l'écriture. Être noir, être né ailleurs, être français, et ne se sentir ni blanc ni noir, ou les deux, ou encore ne se retrouver nulle part ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Ce sont des questions qui font partie de mon quotidien, ma fille aînée a 5 ans et déjà tout cela la questionne. Je n'ai pas toutes les réponses à lui apporter alors je cherche comme je peux. ●

Quel est votre souvenir le plus lointain lié à la salle de cinéma ?

Mon souvenir le plus lointain aux contours très flou, c'est *Bambi* avec ma mère je crois. Des images de neige, un climat triste et doux à la fois. Je ne me souviens pas de ce que j'y ai ressenti, mais j'ai des flash des couleurs, de la musique.

Quelle est la séance de cinéma la plus marquante de votre vie ?

Une séance marquante, j'en ai 2, c'est *Exotica* de Atom Egoyan avec mes deux parents qui étaient à quelques mois de divorcer. J'étais un peu jeune je crois pour le film. Ce contexte un peu étrange, être assise entre eux deux et les regarder de temps à autre... Si j'étais là c'est que j'avais grandi. Mais aussi le fait que la musique et l'univers de cette boîte de nuit envoutante m'ont complètement transportée. C'était comme découvrir un langage, le pouvoir des visages, des corps. Je crois que je n'avais pas tout compris au film mais que ce n'était pas grave. J'étais vraiment partie dans un voyage, je marchais dans les champs avec les personnages, à la recherche d'une disparue. Je repense très souvent à ce film, et à ce moment. Et c'est une des B.O. les plus merveilleuses qui existe

dont je ne me suis jamais lassée. L'autre séance marquante c'est le premier film que j'ai vu avec mon amoureux à Lyon, à 18 ans. On avait vu l'affiche de *Elephant* de Gus Van Sant, on pensait voir un film d'amour ou de rencontre, on a dû se dire que c'était une bonne idée pour un premier RDV. On avait été secoués ! On en avait parlé des heures, c'était une claque. J'aime beaucoup voir un film sans rien en savoir avant.

Pourquoi est-il important pour vous que le public puisse découvrir *Un petit frère* sur grand écran ?

Je n'ai pas de petit écran en dehors de mon ordinateur. Je crois profondément au pouvoir du cinéma, au pouvoir de la salle, je crois aussi au public qui se réunit et échange et débat, ou tout simplement qui vibre ensemble. Quand j'ai fait mes deux longs métrages, je les liais à la projection en salle. Le travail des décors, de l'image, les comédiens traversant un cadre, le montage son, tout est lié à la salle qui vient réceptionner le film fini. Mais la salle ce n'est pas qu'un écran. C'est important de sortir de chez soi, d'aller prendre l'air. La salle de cinéma nous tient la tête hors de l'eau. ●

Un petit frère

Ce document vous est offert
par votre salle et l'AFCAE

SYNOPSIS



En salles à partir
du 1^{er} février 2023

France – 2022 – 1 h 56

Réalisation et scénario

Léonor Serraille

Avec

Annabelle Lengronne
Stéphane Bak
Kenzo Sambin
Ahmed Sylla
Jean-Christophe Folly
Laetitia Dosch

Image

Hélène Louvart

Son

Anne Dupouy

Décors

Marion Burger

Montage

Clémence Carré

Production

Sandra da Fonseca
Bertrand Gore
Nathalie Mesuret
Pierre Delaunay

Distribution

www.diaphana.fr

diaphana
DISTRIBUTION

Quand Rose arrive en France, elle emménage en banlieue parisienne avec ses deux fils, Jean et Ernest. Construction et déconstruction d'une famille, de la fin des années 1980 jusqu'à nos jours.

Léonor Serraille



Après des études de Lettres à Lyon, Paris et Barcelone, Léonor Serraille intègre le cursus Scénario de la Fémis en 2009. En sortant, elle réalise un moyen métrage tourné en 16 mm, *Body*, avec Nathalie Richard, qui est sélectionné à Brive, Créteil, et Osnabrück. *Jeune Femme*, son scénario de fin d'études et premier long métrage avec Laetitia Dosch dans le rôle-titre a reçu la Caméra d'Or lors du Festival de Cannes 2017. Son deuxième film intitulé *Un Petit frère* est présenté en Compétition au Festival de Cannes 2022.

AFCAE

ASSOCIATION FRANÇAISE DES
CINÉMAS ART & ESSAI

L'Association Française des Cinémas Art et Essai (AFCAE) regroupe aujourd'hui près de 1 200 cinémas implantés partout en France, des plus grandes villes aux zones rurales. Ces cinémas démontrent, par leurs choix éditoriaux et par leur politique d'accompagnement en faveur des films d'auteurs, que la salle demeure le lieu essentiel pour la découverte des œuvres cinématographiques, et un espace public de convivialité, de partage et de réflexion.

Parmi ses actions, l'AFCAE mène une politique de soutien des films d'auteurs, choisis collectivement par des représentants des cinémas de toutes les régions, pour :

- favoriser leur diffusion et leur circulation sur l'ensemble du territoire;
- découvrir et accompagner de jeunes auteurs;
- suivre la carrière de cinéastes et auteurs reconnus.

Créée en 1955, l'AFCAE est soutenue depuis son origine par le Ministère de la Culture et le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC).

Association Française des Cinémas Art et Essai

12 rue Vauvenargues – 75018 Paris
T 01 56 33 13 20

www.art-et-essai.org

Avec le concours du



centre national
du cinéma et de
l'image animée